

À quelques centaines de mètres du rivage occidental de la mer Morte, là où elle est la plus étroite face à la presqu'île sablonneuse de Moab sur l'autre rive, se dresse un plateau isolé aux flancs abrupts, parsemé de ruines en son sommet. Son nom, Massada, est de nos jours un symbole de l'héroïsme. Sa célébrité attire désormais des visiteurs du monde entier, fascinés par l'austère grandeur du lieu, bouleversés par l'histoire des derniers événements qui s'y déroulèrent il y a plus de mille neuf cents ans.

### *Le temps de l'oubli*

Pendant des siècles, le nom de Massada n'a été connu que des lecteurs de l'historien juif de langue grecque Flavius Josèphe (37-100?) qui avait rapporté le sacrifice collectif des derniers défenseurs de la forteresse (en l'an 73). La popularité d'un auteur qui, à partir du xvi<sup>e</sup> siècle, fut le plus traduit de tous

les écrivains antiques dans l'Europe chrétienne assura la gloire de Massada, mais nul n'aurait su dire avec précision où était ce haut lieu.

Parmi les pèlerins, les croisés ou les conquérants musulmans qui traversèrent la région du III<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, nul ne s'en souciait il est vrai. Seuls Jérusalem, les lieux saints, étaient l'objet de leurs voyages et de leurs expéditions. Quant aux communautés juives qui s'étaient reconstituées dans le pays après chaque massacre, elles s'étaient regroupées dans les quatre villes saintes de Jérusalem, Hébron, Safed et Tibériade, survivant au jour le jour dans des conditions précaires. Massada, située dans un lieu inhospitalier, n'était guère connue que des Bédouins nomades qui l'appelaient Sebbeh et se hasardaient rarement à y monter : aucun pâturage ne les y attirait, le vent du désert avait recouvert de sable les ruines, effacé l'unique sentier qui menait jadis à la citadelle. Le nom de Massada apparaît cependant sur deux cartes du XVI<sup>e</sup> siècle.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un illustre voyageur français fit redécouvrir à l'Europe romantique l'attrait de la Terre Sainte : Chateaubriand. Au cours du long voyage d'un an (juillet 1806-juin 1807) qui l'avait mené à Jérusalem, il avait passé une semaine en Judée où il avait eu l'audace de pousser jusqu'au Jourdain et à la mer Morte malgré l'insécurité de la route. Comme tous les lecteurs de la Bible, il avait reconnu en ces lieux les traces de la malédiction divine qui s'était abattue sur Sodome et Gomorrhe :

« La vallée [...] offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie : leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène, que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ses roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811.)

Contraint d'avancer « le pistolet à la main, comme en pays ennemi », le vicomte de Chateaubriand avait à peine dépassé l'embouchure du Jourdain. En 1832, son compatriote Lamartine, accompagné d'une nombreuse escorte, put contempler la mer Morte avec plus de sérénité et ne la trouva « ni triste, ni funèbre ».

« À l'œil c'est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel, comme une glace de Venise [...] Cette mer est belle ; elle étincelle, elle inonde, de la réflexion de ses eaux, l'immense désert qu'elle couvre ; elle attire l'œil, elle émeut la pensée ; mais elle est morte ; le mouvement et le bruit n'y sont plus : ses ondes trop lourdes pour le vent, ne se déroulent pas en vagues sonores, et jamais la blanche ceinture de son écume ne joue sur les cailloux